

déambulation, patrimoine, culture, lieu de mémoire (Mémorial pour l'abolition de l'esclavage en 2012) s'agrange, sur l'île, une offre de loisirs (Les machines de l'île).

L'ouvrage, qui ne comporte pas de notes de bas de pages (un « choix de l'auteur » pour rendre le livre plus accessible), se complète de l'indication des sources et d'une bibliographie « sommaire » (mais conséquente).

Au-delà des apports historiques, des donner à voir et à lire des notices, l'ouvrage se veut aussi une réflexion citoyenne « sur ce quartier si particulier et si marqué, au moment où l'on se pose, thème récurrent, la question de son avenir dans la cité que l'on veut redessiner ».

Alain GALLICÉ

[GUILLAUME LÉCUILLIER, Judith TANGUY-SCHRÖER, avec l'appui de Jean-Jacques RIOULT], *Tréguier : cité épiscopale et ville-port*. Châteaulin, Locus Solus, 2021, 160 p.

L'entrée en matière de cet ouvrage, que le service régional de l'Inventaire du patrimoine consacre à l'une des cités les plus anciennes de Bretagne, est quasi théâtrale. Pour qui serait peu familiarisé avec les détails de l'administration épiscopale, la découverte de son vocabulaire particulier se traduit par une plongée dans le monde médiéval. Contre toute attente, ce qui aurait pu être une affectation ou une préciosité du langage donne au lecteur de ce premier récit le sentiment surprenant de participer à toute la quotidienneté de la vie trécorroise²⁹. L'exposé aide ainsi utilement à franchir toute la distance qui nous sépare des us et coutumes de ces siècles lointains. Dès les premières pages donc, on *est* à Tréguier, au contact étroit du petit monde des notables qui peuplent l'arrière-cour de son évêque.

Sur le site géographique d'abord identifié pour ses qualités portuaires, la mise en place progressive d'un vaste centre administratif et ecclésiastique (les auteurs parlent même d'une « machine à administrer ») s'est imposée au fil des pèlerinages et des marchés qui portaient la prospérité du territoire. L'installation des fonctions épiscopales a également eu pour conséquence d'établir Tréguier comme centre intellectuel doté d'équipements encore peu répandus comme une bibliothèque, ou même un atelier d'imprimerie installé dès 1485.

Les caractéristiques de la cathédrale et du palais épiscopal, centres du monde trécorrois pendant plusieurs siècles, sont minutieusement décrits dans la première partie du livre. Ce n'est que justice, car ils définissent aujourd'hui encore le paysage du centre-ville. Seuls quelques réaménagements ont marqué le passage du palais à son actuelle fonction municipale.

29. Dénomination des habitants de Tréguier, à la différence des Trégorrois habitant le Trégor.

Avec l'exposé de la vie d'Yves Hélor, devenu saint Yves, l'exploration s'étend à Minihy-Tréguier dans les pas du prédicateur et juge ecclésiastique, depuis la fondation de la chapelle, reconstruite au xv^e siècle, jusqu'au tombeau monumental que le duc Jean V lui a fait construire un peu plus tard.

Cependant, le fait religieux qui rythme le calendrier trégorrois ne constitue pas toute la dimension urbaine, loin s'en faut. Au titre de l'héritage médiéval, c'est aussi la ville civile, celle des négociants et des artisans, qui est exposée dans une seconde partie. La construction précoce de solides quais en pierre a favorisé l'essor du commerce maritime et installé Tréguier parmi les sites portuaires les plus réputés. La ville est dès lors devenue une plateforme de base pour le commerce lointain avec l'Angleterre ou la Flandre, autant que pour le petit cabotage avec le fond de l'estuaire ou les plus proches sites côtiers.

Tant d'activité devait trouver en ville les locaux et les logis nécessaires. Tréguier est ainsi devenue une archive construite des modes d'occupation du sol de son temps : habitat dense groupé autour de la place du Martray, étroite division parcellaire pour implanter les échoppes, logis à plusieurs étages pour – déjà – pallier l'augmentation des prix du foncier.

Cheminaut dans les rues de la ville, le lecteur se perd dans l'entrelacement des édifices, le labyrinthe des cours intérieures et des escaliers, mais aussi dans une profusion décorative qui exhibait aux passants la bonne fortune des propriétaires. Même si le détail s'est voulu souvent discret, les éléments simplement constructifs sont devenus des supports d'ornementation : le moindre potelet a pris les apparences d'une colonnette, les charpentes se sont habillées de frises « de denticules, de godrons, d'entrelacs ou de canaux », et les entretoises se sont mises à des évocations, parfois jusqu'aux Indiens du Nouveau Monde. La richesse de cet héritage fascinant est minutieusement décrite, avec une abondante iconographie (230 illustrations pour 160 pages), malheureusement à l'étroit dans ce format, mais ce sont les limites de la collection, que nous avons déjà déplorées pour le livre sur Châteaulin³⁰.

La croissance urbaine s'est poursuivie sur ce mode jusqu'au xviii^e siècle, terme de la seconde partie, qui fait néanmoins état d'une conquête précoce des campagnes environnantes. Le terme d'étalement urbain est peut-être un peu anachronique, mais l'occupation des campagnes était nécessaire à la simple survie d'une partie de la petite noblesse qui en tirait l'essentiel de son revenu. Manoirs, chapelles et moulins ont dès lors constitué une armature « urbaine » qui a permis le développement, pour une partie de ses propriétaires, d'une pratique de double résidence qui n'avait rien à envier à celle de nos contemporains.

30. Cf. mon compte rendu, *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. XCXVII, 2019, p. 558-560.

Conformément au schéma de cette collection, l'ouvrage est ponctué d'une quinzaine de « focus » consacrés à un bâtiment, une thématique ou un événement. On rend ainsi visite à l'étonnante iconographie de la cathédrale et à la maison natale d'Ernest Renan, à la tour Hastings et au retable de l'église des Augustines. Ces pages relatent aussi les fêtes et processions du grand pardon de saint Yves, deuxième plus grand pardon de Bretagne et tradition rituelle des métiers de la justice, quasiment sans interruption depuis 1347. Parmi les monuments, la chapelle néo-romane (Henri Mellet, 1895) du petit séminaire est l'occasion de citer un texte de *L'architecture*, dont l'auteur n'échappe pas à un lyrisme aussi étonnant que désuet. L'encart dédié au pont-aqueduc donne un bref aperçu de l'arrière-pays, l'eau étant captée à trois kilomètres du centre jusqu'en 1950, et évoque les contraintes occasionnées par la mise en œuvre des équipements urbains les plus élémentaires, fussent-ils de simples fontaines.

Cette incursion dans les questions d'urbanisme et d'aménagement rappelle aussi que le tracé du sol, viaire ou parcellaire, est un patrimoine aussi décisif pour la construction des paysages que les édifices eux-mêmes. Les rythmes, les implantations, les densités définissent les caractéristiques de Tréguier au moins autant que la silhouette des encorbellements ou la pente des toitures.

Le service de l'Inventaire qui a produit cet ouvrage a eu à cœur d'y transcrire toute la précision de son expertise. Le livre est un florilège du vocabulaire d'architecture, qui frappe par la minutie des descriptions et montre qu'il est tout à fait possible de tenir sur l'apparence d'une ville un discours aussi précis que peuvent nous en offrir les sciences naturelles. C'est d'autant plus louable qu'en la matière, dans le débat public, le jugement de goût – parfois lapidaire – l'emporte souvent sur l'analyse.

Les passionnés d'histoire de l'architecture, et d'histoire tout court, trouveront donc dans ce livre matière à des déambulations érudites et à des étapes savantes. Les adhérents de la Société d'histoire et d'archéologie en avaient eu la primeur lors du congrès de Tréguier en 2017, lors de la conférence publique des deux auteurs, « Tréguier sous la loupe de l'Inventaire³¹ ». À la fois présentation historique et guide de visite, l'ouvrage donne un panorama particulièrement étendu du patrimoine bâti de Tréguier. La vision urbaine générale, certes présente dans quelques passages, s'y perd un peu. Même s'il ne s'agit pas d'un guide touristique, une cartographie de repérage eût été la bienvenue pour les lecteurs découvrant le site. C'est ainsi que dès les premières pages, la description du site de Tréguier est adossée à une photo des voûtes de la cathédrale, là où une carte serait mieux indiquée pour comprendre les raisons qui ont présidé au choix de son emplacement.

31. Texte publié dans les *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. XCXVI, 2018, p. 535-591.

À quelques pages près, l'ouvrage a failli se terminer par un cimetière, ce qui eût été un fâcheux message aux Trégorrois. Le chapitre de conclusion, qui mène les lecteurs « De la cité épiscopale à la ville moderne », a sans doute semblé moins séduisant que le patrimoine des origines, pour l'essentiel prérévolutionnaire. Les passerelles et ponts n'apparaissent donc que tardivement, dans la double page où est cantonné tout le XIX^e siècle. Georges-Robert Lefort et Louis Harel de La Noé ne sont pas oubliés, mais l'évolution de Tréguier au cours du dernier siècle fait place à l'énumération plus qu'à la description. Il est vrai que l'âge d'or trégorrois méritait une place centrale dans un tel ouvrage. Averti dès l'introduction de l'ampleur des fonds d'archives disponibles, le lecteur aura de temps à autre des perspectives d'approfondissement, mais la matière développée dans le livre est dense et roborative.

Patrick DIEUDONNÉ

Stéphanie STOLL, *Fort Cigogne. Un trésor au cœur de l'archipel des Glénan*, Châteaulin, Locus Solus, 2021, 143 p.

Ensemble de petites îles situées à une quinzaine de kilomètres de la côte du Finistère sud, l'archipel des Glénan est surtout connu pour son école de voile, l'école des Glénans qui seule se réserve l'emploi d'un « s » à la fin du nom. Il recèle pourtant un « trésor » : le fort Cigogne, sur l'îlot éponyme. Cette fortification a été choisie en 2018 par la Mission Stéphane Bern pour bénéficier du Loto du patrimoine, ce qui explique que le célèbre animateur ait rédigé la préface du livre. L'auteure, la journaliste Stéphanie Stoll, depuis peu conseillère régionale, brosse d'abord un rapide portrait géographique de ce chapelet d'îles puis précise l'étymologie de Cigogne. Elle ne s'explique pas par la présence incongrue d'un échassier au long cou mais provient du breton : il faut comprendre « l'île aux coins », c'est-à-dire biscornue, et non « l'île aux sept coins » (*seizh kogn*), comme généralement admis.

Intitulée « un fort dans l'Histoire », la première partie du livre retrace la genèse de l'ouvrage fortifié. Repaire de pirates espagnols dans la première moitié du XVII^e siècle, les Glénan voient des corsaires anglais s'y réfugier quelques décennies plus tard. En effet, à proximité de l'île Cigogne, s'étendent deux mouillages abrités de la houle du large, en particulier celui de la Chambre, près de l'île Saint-Nicolas. Confrontés aux déprédations des corsaires, qui perturbent sérieusement le commerce maritime, les maires des villes côtières auraient, au début du XVIII^e siècle, demandé au parlement de Rennes de prendre des mesures, l'édification d'un fort dans l'archipel étant souhaitée pour dissuader les corsaires. Il faut cependant attendre plusieurs décennies pour que ce vœu se concrétise. En effet, les efforts de défense portent d'abord sur Concarneau. Au sortir de la guerre de Succession d'Espagne (1701-1714), l'ingénieur Isaac Robelin – sollicité en 1720 pour reconstruire Rennes après le grand incendie – livre un projet de fort établi sur l'île Cigogne. Il imagine une tour circulaire avec batterie basse,